

A TRAVERS LES REVUES

Schweizerische Blätter für Krankenpflege. Revue suisse des Infirmières, Soleure, 12 décembre 1949. « Le 90^e anniversaire de La Source » par M. Pierre Jaccard.

« Tous les manuels d'histoire du nursing, écrit Pierre Jaccard, racontent comment Florence Nightingale ouvrit, en 1860, à Londres, sa fameuse école d'infirmières qui servit de modèle à beaucoup d'institutions semblables qui se fondèrent plus tard dans de nombreux pays. Plusieurs de ces manuels, toutefois, rappellent qu'un an plus tôt, à Lausanne, s'était ouverte une école qui peut se dire, à juste titre, la première en date de toutes les écoles d'infirmières du monde. C'est l'Ecole normale évangélique de gardes-malades, qui prit, quelques années plus tard, le nom de « La Source », appellation ancienne de la propriété où l'institution s'était établie en 1866 et où elle se trouve encore actuellement.

Le 90^e anniversaire de cette fondation a été fêté à Lausanne, l'été dernier, lors d'une manifestation qui a réuni plusieurs centaines de Sourciennes dans la plus grande salle du Comptoir Suisse. Le moment est venu de rappeler ici cet événement, qui intéresse toutes les infirmières suisses. En effet, c'est le 4 novembre 1859 que s'est ouvert à Lausanne le premier cours régulier de formation professionnelle pour infirmières indépendantes. On sait que cette initiative, longuement préparée, était due à la comtesse de Gasparin, née Valérie Boissier, et à son mari, le comte Agénor de Gasparin. Trois mois avant l'ouverture de l'école, le 20 juillet 1859, ce dernier avait publié une notice destinée à faire connaître l'institution nouvelle. Le texte de cette brochure est fort intéressant à lire : sans un mot de polémique, avec une hauteur de vues et une clairvoyance remarquables, l'auteur exposait ses intentions :

« Il s'agit, disait-il, de pourvoir à des besoins considérables et depuis longtemps signalés. On n'en connaîtra d'ailleurs toute l'étendue que lorsqu'on aura commencé à en poursuivre la satisfaction... Tout, ou presque tout est à faire. On s'en convaincra si l'on veut bien jeter les yeux d'abord sur les Eglises, ensuite sur les nécessités spéciales qui existent dans les villes et sur celles que font naître les hôpitaux ».

L'auteur décrit alors la tâche que devront remplir les gardes visiteuses de paroisses, les gardes-malades privées en ville et les gardes hospitalières : les trois grandes classes actuelles d'infir-

mières sont déjà distinguées parfaitement. Et voici dans quel esprit ces gardes-malades devront être préparées :

« S'il est, dit l'auteur, une profession qu'il soit urgent de renouveler par cette foi au Sauveur en qui toutes choses sont faites nouvelles, c'est assurément la profession des gardes-malades de villes. Un champ de travail considérable s'ouvre ici devant notre institution. Les hôpitaux enfin demandent, à leur tour, un personnel expérimenté. Il y a à leur fournir des gardes-malades unissant à une piété vivante cette instruction technique que l'enseignement des médecins et l'apprentissage auprès des malades peuvent seuls donner ».

On voit avec quelle netteté sont affirmées déjà les deux préoccupations majeures qui caractériseront la tradition de La Source : l'inspiration chrétienne et l'exigence professionnelle. Quatre conditions étaient posées à l'admission des candidates : piété, vocation, intelligence, santé. « Nous avons parlé de piété, précise l'auteur, et non pas seulement de conversion, parce qu'il est parfois des âmes qui, sans être arrivées encore, sont en marche vers le Sauveur, et qu'il achève de gagner en les prenant à son service ». On voit que l'esprit le plus large préside à cette fondation : elle n'a rien d'artificiel, de contraignant, et comme on dit aujourd'hui, de spectaculaire. Une des expressions qui reviennent le plus souvent sous la plume des époux de Gasparin est celle-ci : « la liberté et la simplicité des Evangiles ». Mais à cela s'ajoute le sens le plus haut de la dignité de la personne humaine et de la responsabilité du chrétien devant Dieu :

« Après leur départ, dit l'auteur, les élèves ne conservent avec l'Ecole d'autres liens que ceux de l'affection chrétienne. Elles retournent dans leurs familles et dans leurs Eglises, où elles suivent librement la carrière que Dieu met devant chacune d'elles ».

Cette première notice sur *L'Ecole normale de gardes-malades à Lausanne* est un document capital de l'histoire du nursing. On notera la coïncidence étonnante : c'est dans le même été 1859 que la Croix-Rouge et La Source sont apparues en actes aussi bien qu'en pensées. Le jour où Henry Dunant a vu clairement son devoir à Solférino, le 24 juin 1859, les époux de Gasparin étaient, en Suisse, entièrement occupés à préparer l'ouverture de leur école. C'est à ce moment précis que le comte de Gasparin rédigeait sa notice à Valeyres. Les uns et les autres s'ignoraient certainement et ni Dunant ni les Gasparin ne se rendaient compte du retentissement qu'aurait plus tard l'initiative qu'ils prenaient, chacun de leur côté. Quand on pense aux milliers d'écoles d'infirmières libres qui se sont créées dans le monde entier, au développement qu'a pris la profession d'infirmière et aux services qui ont été

rendus par ces écoles et ces infirmières, on a le droit de placer les Gasparin, comme Henry Dunant, sur le plan des grands serviteurs de l'humanité.

A leurs noms, il faut associer celui, plus connu dans le monde, de Florence Nightingale. Il est probable que l'infirmière anglaise n'a pas connu les Gasparin et n'a entendu parler que plus tard de leur école de Lausanne. Nous ne savons, d'autre part, dans quelle mesure les Gasparin avaient suivi et s'étaient inspirés de l'entreprise de Florence Nightingale, lors de la guerre de Crimée. Les uns et les autres paraissent avoir agi séparément, sans se rien devoir mutuellement. Mais il est intéressant d'observer le parallélisme des destinées de Valérie Boissier de Gasparin et de Florence Nightingale. Elles avaient reçu la même éducation et étaient à peu près du même âge, la première née en 1813 et la seconde en 1820. Elles vécurent fort longtemps, l'une jusqu'à quatre-vingt-un, l'autre jusqu'à quatre-vingt-dix ans. Elles avaient le même caractère intrépide, persévérant et généreux, la même piété fervente et la même intelligence pratique et réalisatrice. Leurs vues ont été identiques, en ce qui concerne la formation et l'activité de la garde-malade. Toutes deux insistèrent leur vie durant sur les mêmes points : strictes exigences professionnelles, liberté et responsabilité personnelle de l'infirmière, sens de la vocation.

Pour faire pendant à l'analyse que nous avons donnée de la première notice de 1859 sur « La Source », notice signée d'Agénor de Gasparin mais exprimant les convictions des deux époux, nous citerons quelques extraits d'un texte classique de Florence Nightingale ayant pour titre *Sick Nursing and Health Nursing*, ce que l'on peut traduire par « Soins aux malades et prévention de la maladie ».

Florence Nightingale avait été invitée à adresser un message au Congrès international de la bienfaisance, à Chicago, en 1893. Elle s'attacha à définir ce que devait être, dans les temps modernes, l'art de soigner les malades, cinquième des devoirs de la charité dans l'énumération évangélique. Dès son introduction et dans tout son exposé, elle insista sur le caractère de vocation que devait, à ses yeux, comporter le véritable nursing.

« Un nouvel art et une nouvelle science ont été créés, disait-elle, depuis quarante ans. Et avec cela est apparue une nouvelle profession, comme on dit. Je dirais plutôt : une vocation. On pourrait penser que tout cela a été créé pour répondre à un besoin nouveau ou à une nécessité locale. Au contraire ! Le besoin est presque aussi ancien que le monde, presque aussi vaste que le monde, aussi pressant que la vie et la mort. C'est la nécessité créée par la maladie. Et l'art est celui de soigner les malades, et non les maladies. C'est cela l'art propre du nursing... »

Dans son style abrupt, incisif, passionné, tout à fait comparable à celui de la comtesse de Gasparin, Florence Nightingale répondait ensuite à la question : « Qu'est-ce que sentir une vocation pour quelque chose ? » — « N'est-ce pas faire notre travail pour satisfaire un haut idéal de ce qui est juste et bon ? Et non pas parce que nous serons rejetés si nous ne l'accomplissons pas ? C'est l'enthousiasme que chacun, du savetier au sculpteur, doit avoir dans l'accomplissement de sa tâche. Or la nurse a affaire non à des souliers ni à du marbre, mais à des êtres humains, à des corps vivants et à des âmes vivantes. »

L'auteur, citant l'apôtre Paul par deux fois, exhorta ses auditrices à « affermir leur vocation », à « tendre vers le but de leur haute vocation », cela en développant entre elles un véritable esprit de corps — cité en français — une véritable communauté d'idéal et d'action.

Mais encore la plus ferme des vocations ne suffit-elle pas ! Comme M^{me} de Gasparin, Florence Nightingale insiste constamment sur l'intelligence et l'attention que l'infirmière doit donner à son travail, sur l'intérêt qu'elle doit porter au côté pratique et technique du nursing, le devoir qu'elle a de se perfectionner à tous égards dans sa profession. « Il ne s'agit pas, disait-elle, de s'en tenir à de vagues exhortations, mais de mettre en œuvre sa foi et de la rendre active et efficace dans les plus petits détails de notre vie professionnelle. »

En terminant son exposé, Florence Nightingale faisait les vœux suivants, que l'on ne peut lire sans émotion aujourd'hui : « Dans l'avenir, que je ne verrai pas, car je suis vieille, que des chemins meilleurs s'ouvrent devant vous. Que l'on enseigne et que l'on pratique les méthodes par lesquelles chaque enfant, chaque être humain aura les meilleures chances de santé, les méthodes par lesquelles chaque malade aura les meilleures chances de guérison... Quand nous ne serons plus là, je souhaite que se lèvent des chefs qui auront connu personnellement l'expérience du dur travail pratique, et aussi les difficultés et les joies de préparer des réformes dans le nursing. Elles feront beaucoup plus que ce que nous avons pu faire. »

Le Service civil, Bulletin de l'Association du Service civil international, Paris, le 1^{er} novembre 1949, n° 46. « Unser Zivildienst im Rückblick und Ausblick » par Rodolfo Olgiati.

M. Rodolfo Olgiati étudie le passé et l'avenir du Service civil dans un article que contient ce numéro et dont voici la traduction :